

Jenny Colgan

Noël au bord de l'eau

Traduit de l'anglais par Laure Mottet

EDITIONS  PRISMA

Titre de l'édition originale :

An island Christmas

Copyright ©

Responsable éditoriale : Ambre Rouvière

Correction : Nord Compo Multimédia

Composition : Nord Compo Multimédia

Conception graphique de la couverture : Nord Compo Multimédia

Illustration de couverture : © Shutterstock

© 2020 Éditions Prisma / Prisma Media pour la traduction française

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

ISBN : 978-2-8104-

Chapitre un

En hiver, le jour se lève très tard sur Mure, la minuscule île au large de l'Écosse, tout au nord, à mi-chemin de l'Islande (ou plutôt du pôle Nord, dirait-on, quand elle est balayée par les vents d'ouest).

Les matinées y sont belles ; feutrées, rigoureuses et étonnamment claires quand les nuages se dissipent – mais les nuits durent longtemps.

Bien sûr, les chiens ne se soucient pas vraiment de savoir s'il fait jour ou non. Ils déterminent à vue de nez quand il est l'heure de se lever pour entamer leur routine quotidienne bien chargée, qui consiste à renifler un peu partout, surtout les mauvaises odeurs (« Mmm, ça pue ! »), et à quémander des petits bouts de nourriture.

Je ne dirais pas qu'il est obligatoire d'avoir un chien quand on vit sur Mure, mais presque. Je ne vois pas pourquoi on s'en priverait, et ce ne sont pas les insulaires qui vous diront le contraire. L'île est sûre, les voitures y sont rares, et celles qui circulent ne roulent pas bien vite sur les chemins agricoles criblés d'ornières.

Elle regorge de lieux attrayants – comme des landes pour courir et des criques ou des plages pour nager. On y trouve

des tas de bâtons ; les chiens peuvent aboyer sur les phoques, se rouler dans les crottes de moutons, jouer avec une ribambelle d'autres toutous et s'affaler devant un bon feu après avoir passé la journée à batifoler. Personne, ou presque, ne les tient en laisse, et ils sont autorisés dans le pub. Mure est le paradis des chiens.

La plupart des résidents partagent cette analyse.

Les chiens de ferme dorment dans la grange, au chaud, couchés sur le foin, le souffle tiède des vaches sur leurs flancs. À la ferme MacKenzie –perchée sur petite colline à la pointe sud de l'île, dans le prolongement de la grand-rue, avec ses devantures aux couleurs vives (rose, jaune, rouge) pour contrebalancer les ciels bas et lourds de l'hiver et égayer les mois les plus sombres –, c'est là qu'ils dorment, satisfaits, leurs pattes remuant, lancés à la poursuite des moutons qui peuplent leurs rêves.

Tous, sauf Bramble, le plus vieux et le plus aimé de tous les chiens de ferme. Il ne travaille plus depuis des années, mais personne n'ose lui chiper sa place : dans la cuisine de la vieille maison, aussi près du poêle à bois qu'il est techniquement possible de l'être sans prendre feu. Il renifle, ronfle beaucoup et a tendance à se lever très tôt, ce que Flora, qui vit là, trouve parfaitement ridicule : c'est un vieux chien, il dort vingt heures par jour, alors il pourrait sans doute se reposer un peu entre cinq et sept heures du matin, non ?

À la décharge de Bramble, Flora se lève tôt elle aussi pour aller ouvrir la *Seaside Kitchen*, dans le village. On ne peut pas faire plus court comme trajet.

Le long de la grand-rue, les deux boutiques de souvenirs sont peintes en jaune et en menthe, la pharmacie dans un bleu délavé, le salon de coiffure dans un fuchsia flambant neuf qui ne plaît à personne, et le poissonnier en orange pâle. Viennent ensuite les murs noir et blanc, écaillés, du *Harbour's Rest*, l'hôtel et pub du village qui accueillent les différents rites de passage : noces, funérailles, fêtes d'anniversaire, célébrations en tout genre. Il est tenu avec une certaine négligence par Inge-Britt, une Islandaise qui n'a pas de chien, parce qu'elle aime faire la grasse matinée, alors même que les pintes de bière traînent encore, toutes collantes, sur les tables non nettoyées.

Deux portes plus loin, en rose pâle, se niche la *Seaside Kitchen*. Flora est revenue sur Mure il y a un an, pour le travail. Elle devait régler un problème juridique. Elle avait grandi sur l'île, mais l'avait quittée des années plus tôt, attirée par les lumières de la grande ville. Elle pensait ne jamais y remettre les pieds et appréhendait son retour.

Mais la vie, comme souvent, lui réservait des surprises : les choses ne se sont pas passées comme prévu sur le plan professionnel, et elle est retombée amoureuse de la terre de

ses ancêtres, ainsi que de l'avocat qui l'avait envoyée sur l'île, Joel Binder.

Joel. Eh bien, disons qu'il n'est pas facile. Flora ne l'en aime pas moins pour autant (et peut-être même qu'elle l'aime un peu pour cela). Flora est du genre à aimer les défis.

Le matin, elle se force à sortir du lit : elle sait qu'il faut qu'elle se lève, sinon son père sera debout avant elle, et elle ne supporte pas d'imaginer ses vieux pieds arthritiques sur le dallage glacé de la cuisine avant qu'elle n'ait pu alimenter le feu et mettre l'eau à chauffer. Quand la bouilloire siffle, il peut se lever, mais pas avant.

Elle se dégage le visage, écartant ses cheveux emmêlés. Elle a un physique inhabituel, Flora. Enfin, pas dans les îles : fruit des brassages entre Celtes et Vikings sur des générations, elle a la peau la plus pâle qui soit, aussi blanche que l'écume des vagues ; des cheveux ni blonds ni châains, presque ternes ; des yeux clairs dont la couleur passe du bleu au vert, en passant par le gris, en fonction du temps.

À Londres, on ne la remarquait même pas. Ici, elle se fond dans les flots agités et moutonneux ; les falaises calcaires ; les oiseaux de mer blancs et les phoques. Elle fait comme partie du paysage.

Bramble, ce vieux pépère, est tout feu tout flamme à cette heure de la journée. Il balaye de son énorme queue tout ce qui se trouve sur son passage comme Flora étreint son gros

ventre velu, commence à préparer le petit déjeuner, puis se traîne jusqu'à la douche. Joel n'est pas là en ce moment : il est à New York et sera de retour pour Noël, ce qui, en un sens, n'est pas pour déplaire à Flora en ce petit matin muet et ténébreux.

Flora et Bramble descendent tous les deux la rue d'un pas allègre, la jeune femme réfléchissant aux tâches qu'elle va confier à Isla et Iona, les deux jolies filles de l'île qui travaillent à la boutique avec elle : préparer des gâteaux, des tourtes et des viennoiseries – sans oublier d'écouler autant de parts de Christmas pudding que possible. Flora s'est mise à confectionner ces cakes aux fruits dès le début du mois de novembre, car ils ont besoin d'une période de maturation pour être bons, pour les vendre à la tranche. Elle prenait le risque d'en faire un par jour, pas certaine de rentabiliser son investissement – d'autant que les ingrédients coûtaient cher et étaient difficiles à se procurer sur Mure. Sans compter qu'elle se retrouverait peut-être avec des dizaines d'invendus en janvier.

Quoi qu'il en soit, depuis début décembre (soit la semaine précédente), ils se vendaient comme des petits pains. Certains clients en achetaient chaque jour, et Flora, soucieuse de la santé de leurs artères, envisageait de mettre en place un système de quotas. Malgré le prix des ingrédients (qui étaient tous de première qualité) et la célèbre carte de fidélité de la

Seaside Kitchen (que Flora avait dû créer afin de monter les prix pour les touristes et les visiteurs estivaux – la seule solution pour leur permettre de tenir tout l’hiver sans pénaliser les résidents de l’île aux salaires bien moins élevés), ils rapportaient bien. Elle continuerait donc à en confectionner un par jour : cela leur laisserait quand même trois semaines de maturation.

Bramble l’accompagna jusqu’à la *Seaside Kitchen*, mais n’en franchit pas le seuil, même s’il fit tout pour. Il connaissait la chanson. Flora était intraitable sur l’hygiène. Inge-Britt, elle, l’aurait laissé entrer dans le *Harbour’s Rest* pour qu’il fasse le tour des tables, à la recherche de vieilles cacahuètes, mais elle n’était pas encore levée à cette heure.

Alors Bramble partit sagement faire sa ronde, au petit trot.

M^{me} MacPherson remontait la grand-rue avec Brandy, son terrier blanc des Highlands, comme elle le faisait quotidiennement, au saut du lit. Elle avait expliqué à Flora qu’on ne dormait plus, passé soixante-dix ans. La jeune femme s’était efforcée de lui adresser un sourire compatissant, tout en se demandant combien d’heures la vieille dame dormirait si elle en avait l’occasion. Le lundi, jour de fermeture de la *Seaside Kitchen*, Flora ne se levait pas avant midi. Quand Joel était là, elle essayait de le convaincre de prendre sa journée lui aussi et, enfin, cela tendait à déboucher sur autre chose...

... mais elle ne voulait pas y penser maintenant.

Bramble dit bonjour à Brandy en lui reniflant poliment le derrière, puis poursuivit sa route jusqu'à la Maison de la presse, où Iain, qui la tenait, lui donna le journal de la veille. Ceux du jour n'arrivaient qu'avec le premier ferry de la journée, à huit heures du matin, mais cela ne dérangeait pas le moins du monde le père de Flora. Il achetait un journal tous les jours, mais soutenait que ce n'étaient que des torchons : peu lui importait donc quand ils arrivaient.

Rickson, le chien d'Iain, était allongé dans le fond du magasin. Il poussa un grognement paresseux. Pendant des années, il avait accompagné son maître sur sa tournée, se faisant aboyer dessus par les autres cabots, et l'avait protégé des gamins qui essayaient de chaparder des bonbons, alors, à la longue, il était devenu un peu acariâtre. Tout comme Iain, pour être honnête. Ils étaient bien assortis.

Bramble, comme à son habitude, prit soin d'éviter Rickson. Iain lui caressa la tête, avant de lui tendre le *Highland Times*. Puis le chien se remit en route avec assurance, remontant la grand-rue en trotinant. Il passa devant Pickle, le Jack Russell pourri gâté de M^{me} McCrorie qui ne mangeait que du poulet rôti, comme sa maîtresse aimait à le claironner, au grand désespoir des autres habitants. Sur Mure, la plupart des chiens travaillaient ; ils faisaient partie intégrante des fermes et des propriétés. De nombreux îliens se souvenaient encore

de l'époque où le poulet était un luxe rare : ils étaient alors beaucoup plus susceptibles de manger du phoque (ce que certains faisaient encore), et le poisson était l'ingrédient de base de leur alimentation.

Bramble ne s'arrêta pas devant le port où Grey, un pauvre bougre d'origine indéterminée, venu du nord – un chien errant énorme, aux yeux clairs qui s'était retrouvé sur Mure en débarquant d'un bateau de pêche russe (la légende disait que c'était un loup aux poils rasés) et qui avait rôdé près de la jetée jusqu'à ce que les pêcheurs finissent par l'adopter, lui donnant les restes dont même les oiseaux ne voulaient pas – leva la tête, détachant un instant ses yeux de l'horizon, avant de la baisser à nouveau avec un soupir en voyant qu'il ne s'agissait que de Bramble, ses griffes claquant sur les vieux pavés, la tête bien droite, le journal dans la gueule, fier de remplir ses obligations quotidiennes.

Il ne se dirigea pas non plus vers l'Infinie, la plage qui commençait à l'extrémité nord de la grand-rue, juste devant l'ancien presbytère aujourd'hui habité par Saif Hassan, l'un des deux médecins de l'île (l'autre étant plus ou moins inutile). Réfugié syrien, Saif y vivait avec ses deux petits garçons, Ash et Ibrahim.

Saif savait que Noël approchait – il était difficile d'y échapper, entre les publicités à la télé et le flot incessant de courriers incompréhensibles envoyés par l'école au sujet de

torchons, de calendriers et d'un truc mystérieux appelé « pantomime » qui, malgré de multiples recherches sur Google, restait toujours aussi énigmatique à ses yeux.

Mais ses fils débordaient d'enthousiasme à ce sujet et, après une séparation de deux ans, il voulait leur donner un Noël merveilleux, dès qu'il aurait compris ce qu'il était censé faire.

Plus loin sur la plage, si Bramble n'avait pas été aussi fainéant, il aurait peut-être rencontré Milou et sa maîtresse, Lorna MacLeod, sortie prendre l'air avant d'aller faire la classe, même s'il n'y avait encore qu'un soupçon de rose au-dessus de la mer à cette époque de l'année. Lorna se gardait bien d'approcher du presbytère. Elle était éprise de Saif depuis un an, en vain, car il aimait toujours sa femme, même s'il n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait – prisonnière des vents de la guerre qui soufflaient sur leur pays, morte, ou pire. Personne n'en savait rien.

Lorna repensa à l'année écoulée avec nostalgie. Avant l'arrivée des garçons, Saif venait à sa rencontre sur la plage, où on le trouvait en général avant sa journée de travail : il y attendait l'arrivée du ferry, dans l'espoir d'avoir des nouvelles de sa famille.

Lorna, elle, promenait Milou, et ils avaient pris l'habitude de discuter. Ils étaient devenus amis – bons amis. Chacun d'eux attendait avec impatience ces petits matins, tantôt

venteux, d'un froid mordant, tantôt si beaux qu'on voyait à des kilomètres à la ronde, la voûte céleste s'étendant à l'infini au-dessus de leur tête ; ces jours-là, le ciel était si limpide, le temps si éclatant qu'il était impossible de croire, en entendant le clapotis de la marée et le rire des mouettes, que le mal existait dans le monde, par-delà le vaste horizon de l'île.

Bref. Avant, quand ils étaient amis, elle avait commis l'erreur fatale de lui faire part de ses sentiments – et cela ne s'était pas bien passé. Pas bien du tout.

Lorna gardait donc ses distances à présent. De toute façon, Saif était occupé à élever les deux garçons qui fréquentaient son école et qui commençaient lentement, peu à peu, à s'intégrer à leurs petits camarades, se débarrassant de leur accent hésitant et de leur nervosité naturelle – Ash, du moins.

Les petits à moitié affamés qui étaient arrivés dans la fraîcheur du printemps, tétanisés, sans parler un mot d'anglais, étaient aujourd'hui métamorphosés. La bonne nourriture, digne de ce nom, qu'on trouvait sur Mure (provenant pour la plupart de la ferme MacKenzie) les avait remplumés ; Ib avait grandi de cinq bons centimètres et, jour après jour, ressemblait de plus en plus à son père. Donc. C'était sans doute aussi bien comme cela. Il fallait qu'elle voie la situation sous cet angle. Tout ce qui arrivait était positif. Sauf pour elle, songea-elle d'un air sombre.

Ce matin, l'eau était trop froide, même pour Milou, ce qui était rare. Lorna remonta la capuche de sa parka pour se rediriger vers le port. La période des fêtes était la plus chargée à l'école. Côté organisation, elle avait du pain sur la planche.

Bramble traversa lentement la route qui menait au *Rock*, l'ambitieux projet de Colton Roger qui, en ce moment, était quelque peu laissé à l'abandon – et le fait que Bramble lève la patte pour faire un gros pipi sur le muret n'arrangea rien.

Colton, un Américain culotté, avait débarqué sur l'île dans l'intention de la recouvrir de parcs éoliens pour la transformer en entreprise lucrative, mais il avait fini par succomber à son charme authentique et s'y installer pour de bon.

Ses chiens étaient grotesques : des huskys pure race, plus faits pour épater la galerie que pour traverser des plaines enneigées. Obtenus par croisements consanguins, ils avaient les yeux bleus et étaient d'une stupidité alarmante, non pas que cela ait vraiment de l'importance, puisqu'on ne leur demandait rien de plus que de trôner au bout de l'allée en gravier, telles d'imposantes statues de marbre, et de ne pas trop s'éloigner, au cas où Colton ressentirait le besoin de

révéler à quelqu'un la somme exorbitante qu'ils lui avaient coûtée.

Mais cela, c'était avant que Colton ne tombe malade. Il avait un cancer très agressif, et Fintan, son mari (et frère de Flora), prenait soin de lui.

Le personnel de la maison s'occupait des chiens, car Fintan avait d'autres chats à fouetter. Jusque-là, la prescription officieuse de soins palliatifs de Colton se résumait à toute la morphine qu'il pouvait se procurer (soit un sacré paquet, puisqu'il était millionnaire) et à autant de bon whisky qu'il pouvait en ingurgiter (là encore, un sacré paquet). Il somnolait donc une grande partie de la journée. Fintan avait plus ou moins cessé de travailler pour veiller sur lui, mais, en réalité, il n'avait pas grand-chose à faire ; des infirmières se chargeaient des soins les plus délicats, aussi Fintan n'avait-il qu'à être là quand Colton s'éveillait, pas trop loin, à portée de main.

Il traversait la grande épreuve de sa vie.

Bramble reprit son chemin d'un pas décidé, assuré. Il remonta la colline en direction de la ferme, ignorant royalement Bran et Lowith, deux des plus jeunes chiens qui avaient le droit de gambader à flanc de colline toute la journée mais ne jouissaient pas du privilège de dormir devant le poêle à bois. Ça, non. Quand Agot, la nièce de Flora, était toute petite, on n'avait jamais eu à lui dire de s'éloigner

du feu : Bramble se contentait de la pousser du nez, sans préambule. Résultat, la minuscule Agot avait pris l'habitude de se pelotonner sous la chaude fourrure du chien – comme sous une énorme couverture à l'odeur un peu forte. Aujourd'hui âgée de quatre ans, elle le faisait toujours, mais cela n'avait jamais dérangé ce bon vieux toutou.

D'un bond, Bramble franchit le chemin boueux, le givre hivernal craquelant sur les champs, l'eau gelant dans les flaques, l'air si pur qu'il coupait le souffle. Il ouvrit la porte d'une poussée avant d'avancer à pas feutrés sur les vieilles dalles, le journal toujours dans la gueule. Eck, le père de Flora, qui était en train de faire bouillir de l'eau, se retourna lentement – ces temps-ci, quand il faisait froid le matin, il avait la sensation d'être un vieux moteur ; il lui fallait un temps fou pour démarrer. Bramble leva la tête avec obligeance pour qu'Eck puisse attraper le journal. Pile à ce moment-là, le délicieux pain de M^{me} Laird qui grillait dans le toaster fut prêt, juste à temps pour y étaler le beurre succulent que Fintan fabriquait à la ferme (une tranche pour Eck ; une tranche pour Bramble, qui l'avalait d'un trait), avant d'aller se reposer un peu devant la cheminée avec une bonne tasse de thé, assis paisiblement côte à côte, tous deux plongés en pleine réflexion matinale. Un nouveau jour se levait sur Mure.